

Édito : Hier, la projection des courts-métrages, réalisés en 79h, pour le concours du 8ème festival du film d'architecture a eu lieu. Sur 10 présentés, 6 venaient de groupes créés à l'IECA, 100 % des prix leur sont revenus. La réussite artistique globale des propositions a ravi les membres du jury, qui ont eu bien du mal à se mettre d'accord sur celles à primer. Il en a résulté la création de 3 mentions spéciales. Mais, même chez ceux qui n'ont eu aucune récompense, un travail de mise en scène et de scénographie réussi soutenait la poésie simple d'un regard. Que ce soit la lumière d'une lampe se baladant sur les lignes de la ville, ou, les bâtiments renversés sur la corneille de l'architecte étourdi de *Désir, Ego et Pensée* (qui aurait bien mérité la mention spéciale technique), on dépasse le simple effet-clip. Les participants rentrés bredouille peuvent être également fiers de leurs créations. Cependant, chez les non-primés comme chez les primés, les courts ont tous été servis avec la même sauce technique qui gâchait le plat. Ainsi, la projection lancée, on découvre qu'il n'y a pas de son, puis qu'il est trop bas. On essaye de régler le problème et, finalement, on abandonne. En plus de l'habituelle mocheté de l'image des projecteurs qui n'ont pas été pensés pour supporter autre chose qu'un powerpoint, tout effort de mise en scène sonore a donc été réduit à néant. De l'émouvante maîtrise du verbe de *Pour quelqu'un qui s'est perdu*, de la drôlerie sensible de *Petite Maison*, de la musique de *Déjà-vu* et d'autre, jusqu'à la compréhension scénaristique possible de certaines réalisations (ce qui m'empêche d'en parler ici), il ne reste pas grand-chose. Personnellement, je commence à fatiguer du manque de considération de la projection. Venir 30min plus tôt pour faire des essais aurait été un moindre effort, et, dans le cas d'un problème persistant, mettre à contribution l'immense talent des élèves de l'IECA aurait certainement pu être salvateur. G.S.T.V.



Actus de la semaine

L'acteur Rainn Wilson, principalement connu pour avoir joué Dwight Schrute dans la sitcom *The Office*, a annoncé lundi dernier avoir changé de prénom. Il ne répondra maintenant qu'au sobriquet Rainnfall Heatwave Rising Sea Levels Wilson. Si l'information porte à sourire, l'acteur précise que ce n'est pas qu'une blague. Sur Twitter, il invite ses *followers* à en faire de même pour aider à alerter les dirigeants et l'opinion publique sur l'urgence de la situation climatique. Il s'est allié dans ce but à l'ONG *ArticRisk*, qui propose sur leur site un petit logiciel pour obtenir rapidement un nom équivalent. Vous pouvez donc m'appeler **GUILLAUME SOARING TEMPERATURES VOLAND**.

À la fin du mois, la plateforme de streaming française *Salto* a toutes ses chances de fermer définitivement. La décision n'a pas encore été prise, mais le bilan de ses deux ans d'existence est sans appel : pas assez rentable tout simplement. C'est le problème de la multiplication des services à abonnement, personne ne les payera tous et la concurrence est féroce. G.S.T.V.

Critiques de la semaine

4 films sortis mercredi dernier

Les Femmes du square

Le dernier film de Julien Rambaldi prend pour personnage principal une jeune ivoirienne nouvellement nounou. À la fois fatiguée de sa vie et pleine d'énergie, elle va naviguer de magouille en magouille pour aider ses camarades à sortir de leurs situations misérables. Faire d'un tel scénario une comédie grand public n'était pas sans danger. Je peux dire après visionnage qu'on a évité le pire.

Le film regorge d'idées de mise en scène discrètes, mais malines. Par exemple, la grande majorité du casting est noire et les décors en ont astucieusement conscience. Malheureusement, il est aussi assez maladroit dans son écriture. Il oblige ainsi son interprète principale, Eye Haïdara, à surjouer quelques scènes tragiques de façon assez gênante. D'un autre côté, *Les Femmes du square* aime se moquer des bobos et de leur apparente bonté. Il en résulte les meilleures scènes du film. Hélas, le personnage de l'enfant blanc prend assez rapidement un rôle principal, reléguant la nounou en super-conseillère. C'est grâce à lui et sa mère que la situation se débloque et que le *happy-ending* peut avoir lieu. En définitive, *Les Femmes du square* a le charme documentaire des films à petit budget, mais pas la vraisemblance du bon film d'auteur français. G.S.T.V.



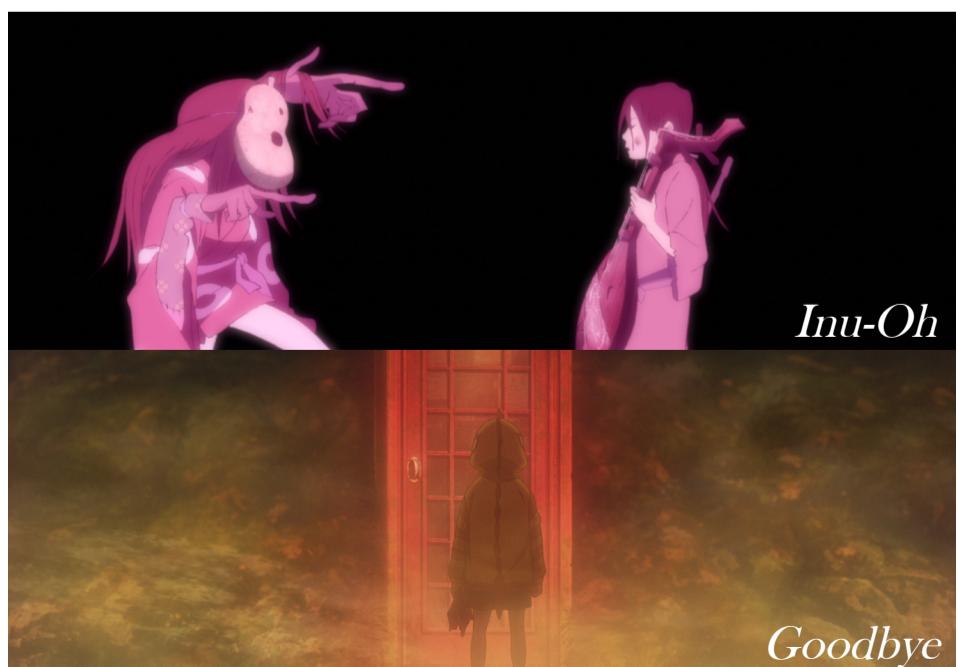
Couleurs de l'incendie (sorti le 9 nov)

Un jeune homme fortuné saute de sa fenêtre et une riche héritière planifie une terrible revanche dans laquelle sont impliqués une cantatrice, le troisième Reich et un moteur ultra-performant. C'est la toile de *Couleur de l'Incendie*, roman écrit et adapté pour l'écran par Pierre Lemaitre, auteur qui porte bien son nom. La langue est belle, l'histoire ingénieuse, les personnages marquants. Le casting comporte beaucoup de noms célèbres (Benoit Poelvoorde, Léa Drucker, Clovis Cornillac...) mais c'est personnellement l'intensité du jeu et du regard de Fanny Ardant, magnifique et tragique diva qui m'a clouée à mon fauteuil.

À noter que *Couleurs de l'Incendie* fait partie d'une trilogie de romans dont le premier volume, *Au revoir Là Haut*, a déjà été porté au cinéma avec brio par Albert Dupontel. Il n'est toutefois absolument pas nécessaire d'avoir vu le premier film, ce sont deux projets séparés. Peut-être aurons-nous la chance de voir dans quelques années, le dernier volume des *Enfants du Désastre, Miroir de nos Peines* être porté à l'écran. A.D.

UGC et Anim'Est

À l'occasion de la convention Anim'Est qui a eu lieu à Nancy ce week-end, UGC a diffusé 2 avant-premières. Il y a eu d'abord *Inu-Oh*, qui sortira ce 23 novembre, puis *Goodbye*, prévu pour le 18 janvier 2023. Ces deux films narrent des amitiés masculines avec des prismes complètement différents. *Inu-Oh*, c'est la rencontre entre un joueur de Biwa aveugle et une sorte d'elephant-man, un personnage rejeté par ses pairs et à l'apparence difforme. Ensemble, par la musique et la danse, ils feront revivre l'histoire des soldats oubliés. Le film se veut à la fois un hommage aux musiques japonaises d'antan et une modernisation qui assume son anachronisme. L'animation combine aussi ces deux volontés : le trait semble fait par les instruments et sur le papier de l'époque et, en même temps, il bouge avec une liberté folle. Dans *Goodbye*, l'animation est plus studieuse, mais le récit des trois amis de la campagne est drôle, touchant, et même surprenant dans sa conclusion. Ce qui saute aux yeux, dans ces deux films, c'est qu'ils sont construits pour la salle de cinéma. Au Japon, la place coûte cher et la nécessité du spectaculaire se fait souvent ressentir. Ainsi, le premier film singe la scénographie des grands concerts, le deuxième exploite la taille de l'écran pour faire vivre ses paysages autant que ses personnages. G.S.T.V.

***Les Amandiers***

On a parfois tendance à dire que le cinéma a du mal à se renouveler et à innover. Grâce à son cinquième long métrage, *Les Amandiers*, Valeria Bruni-Tedeschi prouve au public que le cinéma français n'est pas près de dépéris et que bien au contraire, il ne fait qu'évoluer. On va suivre les joies, les peines et les désillusions d'un groupe d'étudiants indomptables et assoiffés de liberté fraîchement acceptés dans la très réputée école du théâtre des Amandiers à Nanterre. Ce que l'on retient surtout de ce film, c'est la performance magistrale des acteurs, avec un puissant Louis Garrel, incarnant Patrice Chéreau, ainsi que la découverte de la sublime actrice Nadia Tereszkiewicz, qui apporte autant de fraîcheur que d'authenticité au film. Avec un casting sans failles qui ne peut que toucher le cœur du spectateur, cette ode à la liberté peut malgré tout manquer de structure, notamment par l'exagération du côté vintage des années 80 ou l'accumulation d'histoires qui s'entremêlent et se multiplient au fur et à mesure de l'intrigue. On peine donc parfois à pleinement entrer dans la tête de tous ces personnages si complexes et tourmentés. Peut-être est-ce finalement ça, que la réalisatrice a voulu créer : un monde lui rappelant sa jeunesse, un univers frénétique où chaque personnage a son lot d'histoire, de démons et de secrets, à la conquête d'amour et de liberté. G.D.

Le top 3 des meilleurs films avec de la diarrhée dedans (promis c'est pas trop crade)

Parce qu'ici on aime le caca, surtout dans les bons films, car il y prends du sens. Et je vais essayer d'écrire ce top sans rigoler toute seule, mais je promets rien j'ai 8 ans.

1. *Le baiser de la femme Araignée* - 1985 - Héctor Babenco

Raùl Julià (Gomez Adams) et un travesti joué par William Hurt dans une prison brésilienne où le danger vient d'hors des barreaux comme du fond de soi, seule scène de nettoyage de fesse qui m'a fait pleurer, pas de rire.

2. *Capitaine Conan* - 1996 - Bertrand Tavernier

Film de guerre, ou plutôt d'après-guerre de 14, cynique et disgracieux qui montre les laissés pour compte d'une guerre qui n'était pas la leur. Une scène de fanfare, et de décoration, les soldats ne pouvant se tenir et courant aux toilettes, les tranchées ayant laissé des traces importantes. Le revers peu glorieux d'une médaille de guerre.

3. *La Montagne Sacrée* - 1973 - Alejandro Jodorowsky

Ce bon Jodo, avant de présenter son *Poesía sin fin* à poil sur son bureau, a versé dans beaucoup d'arts, et beaucoup (beaucoup) de LSD. La recherche en excrément serait ici celle de la recherche de la vérité du corps, en lui-même, mais ce film reste une énigme pour beaucoup, moi comprise.

Dans les mentions honorables (films que j'ai pas vu), on peut citer *Trainspotting*, *Salò*, *Bienvenue à Pataya*, et beaucoup d'autres ! L'intérêt a été ici, même s'il partait d'une blague entre l'éditeur de l'Hebdo et moi, de chercher comment un sujet aussi tabou, car profondément lié au corps et ses petits problèmes, pouvait être traité intelligemment au ciné. Et j'espère ne pas vous avoir déçus de ce côté là, sur ce je vais revoir la *Montagne Sacrée*, il est spé mais vraiment pas mal. E.S.

Carte Blanche Une pensée libre, conclusive ou non, autour du cinéma ou à côté.

Suite à la carte blanche de la semaine dernière sur la série *House of Dragon*, voilà le tour de sa rivale, *Les Anneaux de Pouvoir*. Librement inspirée du *Silmarillion* de JRR. Tolkien et fortement influencée par les trilogies du *Hobbit* et du *Seigneur des Anneaux* de Peter Jackson, la série se voulait le fer de lance d'Amazon Prime. C'est l'une des séries les plus chères jamais réalisée, 60 millions de dollars par épisode, ce qui se voit dans l'enchaînement des décors et des costumes somptueux. La musique splendide composée par Bear MacCreary évoque celle du Seigneur des Anneaux, rappelant subtilement l'avenir de la série. L'intrigue, jouant sur la nostalgie des spectateurs, se fait le catalogue des lieux et des peuples de la Terre du Milieu, ce qui lui donne un rythme terriblement lent. Les enjeux émotionnels, trop faibles, nuisent aux bonnes idées de la série, (comme le mystère entourant Sauron) et à des personnages charismatiques. L'action s'emballe dans le dernier épisode, avec de très bonnes scènes mais c'est bien tard. On ne peut qu'espérer que pour les quatres autres saisons prévues, les bases étant posées, l'intrigue puisse progresser. Rendez-vous en 2024 pour le savoir. A.D.